

Au Poche, un thriller féministe renversant

SCÈNES A Genève, avec «*femme disparaît (versions)*» de Julia Haenni, la jeune metteuse en scène Giulia Rumasuglia déboulonne avec brio de vieilles statues

ALEXANDRE DEMIDOFF

✉ @alexandredmff

Tant de malices dans leurs sacs. De pétards et d'armes blanches pour rire. Au Poche à Genève, trois «Julie» juvéniles s'allient pour un spectacle qui découd, avec espièglerie, le fantôme ancien de l'ange des foyers, cette invention des hommes. La première est Argovienne, elle s'appelle Julia Haenni et elle signe

femme disparaît (versions), déjà monté ici même en 2021. La deuxième, Julie Tirard, a traduit cette pièce aux airs de *Cluedo*. La troisième, Giulia Rumasuglia, dirige la manœuvre avec une finesse et une vivacité de pianiste de jazz.

Belle surprise alors? Oui. *Femme disparaît (versions)* charrie certes un discours féministe connu. Mais Julia Haenni conçoit un dispositif aussi malin que ludique, comme un hommage lointain au cinéaste Michelangelo Antonioni et à son film *Identification d'une femme*. Une femme enquête sur un appartement dont a disparu la locataire qui pourrait bien être elle-même au

fond. A moins que ce ne soit la jeune fille de la rue, celle qu'elle observe depuis sa fenêtre. Ou cette mère de famille qui pousse son spleen et son landau devant elle. Ou...?

Parfum de music-hall

Mille silhouettes, autant de variations théâtrales. La réussite du spectacle tient alors au plaisir que Giulia Rumasuglia – Genevoise diplômée de la section mise en scène de la Manufacture – prend à machiner les stations d'une fugue qui fait sauter la digue des genres. Sur un plancher pentu et trafiqué, les comédiennes Barbara Baker, Bénédicte Amsler Denogent et Lisa

Veyrier jouent les fileuses de destin anonyme.

Voyez comment elles tissent leur nasse en préambule. Dans la pénombre, sur une musique de prestidigitateur ivre de ses tours, deux mains se retrouvent devant un rideau vert forêt qui définit une petite niche en fond de scène. Elles sont bientôt rejointes par d'autres doigts et toutes ces phalanges dessinent comme un vol d'étourneaux. Un visage de diseuse de bonne aventure surgit et disparaît, affolé peut-être par ce qu'il a vu – c'est celui de Barbara Baker.

Y aurait-il eu crime? Bénédicte Amsler Denogent décrit cette femme qui regardait par la fenêtre et qui a fini par s'éclipser. Avec Lisa Veyrier, elle émet à présent des hypothèses sur la personnalité de la disparue. Elle dit alors ces mots qui sont la clé de l'énigme: «Ces fragments/Qui s'appellent ma vie/pourraient être complètement différents/Et raconter sans cesse des histoires différentes».

Le thriller est une couverture. Le théâtre, une allégorie d'une condition. Julia Haenni épingle les attributs d'une femme confinée dans des rôles ancestraux, celle d'amoureuse collée à son Apollon du divan, celle de cuisinière rivée à son bréviaire Betty Bossi. Le trio s'amuse à chanter un tube pop et farce: «Non, je ne veux plus rien avoir à faire avec les légumes.» Tout gicle ainsi, potache et cru.

Femme disparaît (versions) est une manière de déconstruction ironique d'une statue vermoulue. Les comédiennes de cette filature sont irréductibles à un cliché. Ces enquêtrices sont volatiles, à l'image de la figure qu'elles poursuivent. En apothéose, elles tirent une longue ficelle, comme on remonte un trésor, où s'attachent des sacs à dos, vert, lilas, jaunes. A l'intérieur, le champ infini des possibles. Le parfum d'une libération. Passe l'ombre des fameuses «Guérillères» de Monique Wittig. Insaisissables, bien sûr. ■

Femme disparaît (versions),
Poche, Genève, jusqu'au 5 mai

